

XYZ. La revue de la nouvelle

Le cafard en colère

Olivier Gamelin



Number 146, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95673ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gamelin, O. (2021). Le cafard en colère. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (146), 61–65.

Le cafard en colère

Olivier Gamelin

MARIE est infirmière. Vêtue d'un uniforme bleu poudre. Elle cumule les retards. Quinze minutes perdues entre chaque patient. Ce matin elle n'a qu'une rue à traverser. Un saut chez le libraire. Elle sort de l'hôpital. Dans sa main, une ordonnance. Le titre d'un roman. Dans sa poche, une adresse. De l'autre côté de la rue. À un jet de pierre. Elle connaît le chlorhydrate de fluoxétine. Fréquente peu la littérature. Elle a étudié Ça. Le cafard de Melhan et de ses autres patients. Son cafard. En classe. En labo. Sur le terrain. Elle s'intéresse peu à la poésie. La fatigue, la tristesse, l'irritabilité, la perte de poids, les troubles du sommeil, la perte d'intérêt, l'absence de mémoire. Marie est informée. La solitude, l'isolement, l'estime de soi reléguée au troisième sous-sol, elle les entend. Le Prozac par milligrammes, elle maîtrise. Elle en consomme chaque jour. Mais elle ignore tout de Proust, de Zola, de Hugo, de Stendhal. Julien Sorel, dans *Le rouge et le noir*, lui importe peu. Ou prou. Sans malice. Elle n'a pas le temps de lire. Au cinquième étage de l'institut psychiatrique, elle a d'autres Ça à fouetter. Autant de Ça suicidaires, dépressifs, malades. Des Ça sur civière. Des nœuds à dénouer. Marie est en retard. Elle est toujours en retard. Elle n'a pas de bibliothèque. Elle lit le *DSM-5* et se balance de la correspondance des sens chez Baudelaire. Du démon de la perversité chez Poe. Du romantisme. Du naturalisme. De la postmodernité. Marie presse le pas.

Dès que Melhan referme un livre, Ça mord. Son cafard. Ça le dévore de l'intérieur. Une absence d'émotion avec des canines de rasoir. Une gueule vorace. Insatiable. Ça le gruge sans ménagement. Chaque roman se termine par Ça. Le même buffet froid: lui-même. Avant de refermer le livre, tout va bien. Durant la lecture, moment de répit. Quarante-six heures de sursis pour *Le rouge et le noir*. À la dernière phrase, au mot de la fin, Ça replonge. Ça remonte. 61

Ça replonge derechef. Comme une marée de bile noire. Dès qu'il referme un livre, Melhan se cogne la tête aux quatre murs de sa chambre. Jeté violemment dans la réalité après avoir vécu par procuration. Depuis quarante-six heures, il chausse les bottes de Julien Sorel. Il vagabonde sa jeunesse entre Verrières, Paris et le séminaire de Besançon. Autant d'horizons qui font tomber les murailles de son réduit. Sans manger, sans dormir. D'un couvert à l'autre. Jusqu'aux cernes sous les yeux, migraine, engourdissement. À s'uriner dans le pantalon. Quarante-six heures durant lesquelles il a cultivé son amour pour Louise de Rênal et demoiselle Mathilde. À cheval chez les hussards. Fier chevalier de La Vernaye. Et maintenant ? Le besoin viscéral d'une nouvelle dose. Un autre livre.

Melhan secoue mécaniquement son pilulier. Vide depuis quarante-six heures. Vide depuis des semaines. Depuis sa nouvelle prescription. Pour supporter l'insupportable, on lui donne désormais des livres. Un petit appartement et des livres. Conseil du médecin. Écrit sur une ordonnance. Une pile de livres à défaut de cachets. C'est une désinstitutionnalisation par la littérature. « Il faut lire, monsieur Melhan. Certains auteurs sont à proscrire. » Lire comme une fuite. Tromper les neurones. Les duper pour qu'ils s'imaginent que cette pathologie n'est pas la réalité. C'est une approche expérimentale. Lire pour endormir cette conscience lucide du monde environnant. Oublier qu'il y a du vrai bruit, du vrai vent. Que les arbres poussent. Que les humains se pressent. La boule tourne. Faire fi de tout. À quelques mètres sous la fenêtre de sa chambre, se moquer de la ville qui s'active. Dehors. Piétons, klaxons, enfants qui font la ronde autour de leur nombril. Tout. Faire mine de ne pas voir, de ne pas entendre, de ne pas sentir. L'instant de quelques pages. Quelques heures. Endormir le cafard. Ne plus sentir le poids de cette porte qu'il traîne sur son dos et qu'il pourrait entrebâiller à tout moment, fonçant tête baissée comme Mycroft Mixeudem.

Elle presse le pas. Marie tente d'éviter le naufrage. À grand-peine. Son dernier congé maladie l'a rendue malade.

Maintenir la tête hors de l'eau. Au-dessus de l'onde et du *burnout* où tant se noient. Marie est une rescapée. Le mot *dépression* marche dans son ombre. Le mot *surmenage* tatoué sur son front. Il faut nager. Surnager. Dans une mer de soixante-douze patients par quart de travail. Océan de virus et de petits ravages. Temps supplémentaire. Bactéries. Erreurs médicales. Melhan s'impatiente.

Il fouille, cherche, gratte. Quelque part, un livre qu'il n'a pas lu. Une revue comme des miettes d'antidépresseur oubliées dans le tapis. Il renverse sa bibliothèque, dépoussière les rayons. Rien. Jonathan Little ? Vingt-deux heures. Thomas King ? Douze heures, peut-être dix. Tous lus. Nous sommes dimanche. L'infirmière est en retard. Il tente de relire Stendhal, mais trop tard. Une page qu'il aurait négligée. Trop tard. La quatrième de couverture. Rien n'y fait. Le réel regagne peu à peu du terrain. Marée haute de liquide visqueux et amer. Humeur de rate. Le capharnaüm traverse le verre de la fenêtre. Du béton jusqu'à sa chambre. Piétons, klaxons, enfants. Les couleurs, les mouvements, ses mains. Les odeurs qui saignent. Jusqu'au sixième sens dont le cafard se nourrit. Ça est au centre du chaos. Ça grandit. Se réjouit. S'amplifie. Ça déteste la littérature et le chlorhydrate de fluoxétine. En attendant, Melhan se rabat sur une lame de rasoir et se taillade soigneusement les cuisses. La dentellière de Vermeer penchée sur son ouvrage. Les coupures qu'il s'afflige sont superficielles. La douleur délivre. Le sang sur le plancher. Comble le néant pour un temps. Ce trop-plein de rien du tout. Quarante-six heures réduites en souvenirs. Un terrain de jeu pour Ça. Ça. Son cafard. « Elle est en retard », se dit Melhan.

Marie est vidée. Quinze minutes au chrono. Plus que treize avant un nouveau retard. Carillon à la porte de la librairie. « Je voudrais ce livre. » Elle tend l'ordonnance. Marie se précipite à la caisse. Pas de s'il vous plaît. Le libraire hoche la tête. L'ouvrage fait défaut. Elle n'en a cure. Dix minutes. « Un autre livre, alors. N'importe quoi. » Huit minutes. Après tout, le libraire n'est pas un pharmacien. Un livre ne peut pas

tuer. Rendre plus fou que fou. Nuire jusqu'au point de non-retour. Cinq minutes.

Dans un coin de son studio, position fœtale. Melhan pleure. Tremble. Sans tristesse. Des larmes de vide. Le sevrage est douloureux. Le sang se coagule. Passe du rouge au noir. Melhan retourne à son manège. Cent pas de part et d'autre. Il égrène son chapelet de vie. Désormais, Ça prend toute la place. Crie, hurle, s'égosille, rugit. Melhan n'y peut rien. Même en s'arrachant les oreilles. Les scarifications le laissent de marbre. Ça veut sa dose de vide. Autre chose. Toujours plus. Ça remonte jusqu'au cerveau. Puis Ça creuse jusqu'à l'estomac. Un va-et-vient incontrôlable. Un poison inodore et sans couleur qui s'attaque au corps et à l'esprit. Melhan saisit son rasoir et appuie la tranche sur sa gorge. Le cafard lui tenaille les tripes. Lorsqu'il remontera, Melhan enfoncera la lame. Lui couper le chemin. Le bloquer, coûte que coûte. « Ça doit mourir. » Il en est convaincu. C'est « la vérité, l'âpre vérité ». Il ne pense plus à Stendhal. Sinon au couperet attaché au-dessus de la tête de Sorel. Ça se fraye un chemin dans l'intestin. Melhan se couche sur la bascule, insère sa tête dans une lunette imaginaire. Ça remonte le pancréas, le foie. Le bourreau saisit la corde du mouton. Ça s'engage dans l'œsophage. Pression du métal froid sur la trachée. L'épiderme se déchire délicatement.

Marie sonne à la porte. Une fois. Deux. Le cafard remue. Ça veut vivre. Ça comprend que le remède arrive. Les livres. Qu'il n'y aura pas de fin heureuse. Ça se terre sournoisement. Ça se calme. Au troisième timbre, Melhan dépose sa lame et va ouvrir. Trois minutes. Melhan debout. Marie muette. Face à face. Un livre sous le bras. Deux cafards font connaissance. L'infirmière constate les cicatrices. Le sang coagulé. L'odeur d'urine. Saletés. Les indices de détresse. La lame de rasoir. Elle manque de temps. D'autres Melhan, à l'hôpital, cherchent une lame de rasoir. Deux minutes. Elle dépose le livre sur le guéridon. Esquisse un sourire. Melhan n'en a que pour le livre. Ça aussi. « Voilà, monsieur. » Parole de réconfort. La seule. « Je suis en retard », pense Marie. Un fantôme

rougeâtre flotte dans l'atmosphère. Le soleil se couche dans la mansarde. Une minute. Poussière et nuages de ballerines. Marie tend la main. Mécaniquement. Une poignée d'humanité. Une seconde. Zéro minute. Elle est en retard. Son esprit est ailleurs. Là où il devrait déjà être. Elle sort en refermant la porte. Insatisfaite. Incertaine de son utilité. Marie pleure. Elle ne reverra plus Melhan.

Sur le guéridon : Goethe. *Les souffrances du jeune Werther*. Livre interdit par le médecin. Livre fiévreux. Banni des instituts psychiatriques. Apologie du suicide. Éloge de la dépression. Clé ouvrant la porte du *Sturm und Drang*. Ça le sait. Marie, non. Melhan non plus. Il a confiance en la médecine. Ça reprend du poil de la bête. Le cafard connaît Goethe. D'instinct. La tempête des passions. Ce livre sera la dose de trop. Ça le sait. Melhan casse la reliure pour « se perdre dans l'infini ». Erreur. Charlotte, Werther, Wilhelm. Aucun personnage ne lui permettra d'échapper au réel. Werther est un piège. Les larmes du sort sont jetées. Durant les quinze prochaines heures, Ça se mettra en colère. Dans une terrible colère noire.